Claude Mercadié

L'homme qui revenait du néant

GENRE : Comédie dramatique en 5 actes
RÔLES MASCULINS : 3 et figurants
RÔLES FEMININS : 5
DUREE :
DECOR : un intérieur rustique
EDITION :
OU ? : s'adresser à l'auteur

SYNOPSIS : Un soldat de l'Empire, prisonnier des espagnols après la reddition de l'armée du général Dupont à Baylen, est rapatrié en France après plus de cinq ans d'exil dans l'affreuse misère de l'ilot de Cabrera au Sud de Majorque. Qui est-il ? Il ne se souvient de rien et vit replié sur lui-même, fuyant tout contacte avec la société.
Un couple de paysans cossus croit reconnaître leur fils. Commence alors un long combat, avec le concours de leur fille Anne, pour ranimer la mémoire de cet homme et le ramener à un monde qu'il ne cesse de fuit.

ACTE 1

SCENE 1

(La scène représente un intérieur rustique de début du XIX ème siècle. C'est le soir à l'automne. La scène est éclairée par des lampes à pétrole. Le père, Louis, assis devant l'âtre, recoud avec une alène un harnais de cheval. Entrée de sa fille Anne qui rentre de la ville)

LE PERE *(sans se retourner)* : Anne, c'est toi ?
ANNE : Oui père.
LE PERE : Tu rentres bien tard.
ANNE : Henri devait passer à l'hôpital.
LE PERE : Tu sais que je n'aime pas te voir trainer le soir. Même si Henri et toi vous avez des projets, la médisance a vite fait le tour du pays.
ANNE : Sa mère s'est cassée la jambe.
LE PERE : Ils l'ont portée à l'hôpital pour une jambe cassée ! Moi quand je me suis cassé le bras…
ANNE : Elle est immobilisée, père. Elle ne peut pas bouger.
LE PERE : C'est Henri qui t'a ramenée ?
ANNE : Qui veux-tu que ce soit ?
LE PERE *(bougonnant)* : Il pouvait pas entrer deux minutes ?
ANNE : Il arrive, père. Il attache le cheval. *(Entrée de Henri, un jeune et robuste)*

SCENE II

HENRI : Bonjour le père. Pardon pour le retard. Mais Anne vous a dit ?
LE PERE : Ta mère s'est cassé la jambe ?
HENRI : C'est la jument. Elle est nerveuse. Elle attend le mâle. J'avais dit à la mère de passer au large. Mais elle n'écoute jamais rien, la mère.
LE PERE : On m'avait pas dit. C'est arrivé quand ?
HENRI : Ce matin. Le médecin l'a amenée à l'hôpital dans sa carriole. Comme on allait à la foire avec Anne, j'en ai profité pour lui apporter des vêtements.

LE PERE : C'est quand même bien tard pour ramener une jeune fille.
HENRI : Je ne savais pas où qu'ils avaient mis la mère. J'ai cherché un grand moment.
LE PERE : C'est embêtant. Comment vous allez faire pour rentrer les foins?
HENRI : De toutes façons, fallait qu'on prenne des journaliers pour la taille et les labours. Un de plus, un de moins… La Marie n'est pas là ?
LE PERE : Elle est à la traite. J'avais ce licol à réparer. Tu dines avec nous ? *(Anne qui s'est débarrassée de sa cape est en train de mettre la table. Elle attend la réponse)*
HENRI : Ça serait pas de refus, Louis. Mais le père doit m'attendre.
LE PERE : Donne lui bien le bonsoir. Quand même, ta mère devrait bien savoir que les juments en chaleur c'est pire que les filles… Si vous avez besoin de nous…
HENRI : On sait. Salut Anne. On se reverra. *(Anne lui adresse un sourire en guise de réponse. Il sort)*

SCENE III

(Anne continue de mettre la table. Louis a repris son travail sur le harnais. Le silence se prolonge)

ANNE : Père…
LE PERE : Ça va avec Henri ?
ANNE : Oui. Pourquoi ?
LE PERE : Y faudrait quand même fixer la date de votre mariage.
ANNE : On en parle, père.
LE PERE : Tu sais, dans nos villages, la médisance à vite fait de salir la réputation d'une jeune fille.
ANNE : Tu dis ça parce qu'on est rentrés tard ?
LE PERE : C'était la nuit tombée !
ANNE : J'y pouvais rien. Si mère venait avec moi au marché…
LE PERE : Tu sais bien que travail manque pas à la ferme en cette saison ! T'as bien vendu ?
ANNE : J'ai presque tout liquidé.
LE PERE : T'as pas trop rabattu sur les prix ?
ANNE : C'est de la bonne marchandise, père. Des beaux légumes d'arrière saison. Des bonnes patates, des haricots qu'y font plaisir à voir, des tomates bien rouges, y'a rien à rabattre sur le prix.
LE PERE : Toi, tu sais mieux faire que ta mère avec la pratique.

ANNE : J'ai à te parler, père.
LE PERE : Eh bien, cause.
ANNE : Y faudrait pas que la mère m'entende.
LE PERE : Pourquoi donc ?
ANNE : C'est rapport à François.
LE PERE : François ? François, notre fils ?
ANNE : Oui.
LE PERE : T'as raison. Depuis sept ans qu'il a disparu en Espagne, ta mère ne finit pas d'en porter le deuil. Il y aurait du nouveau ? *(Entrée de la mère avec un seau de lait)*

SCENE IV

LA MERE : Je t'ai entendue arriver avec Henri. J'étais à la traite. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?
ANNE *(elle hésite)* : C'est la mère à Henri qui s'est cassée la jambe.
LA MERE : Grand Dieu. Juste avant la taille !
ANNE : Ils l'ont transportée à l'hôpital. On est passé la voir.
LA MERE : C'est grave ?
ANNE : Elle en a pour trois bons mois. Au moins. Et c'est pas sûr qu'il n'y ait pas des séquelles.
LA MERE : Qu'est-ce que tu veux dire ?
ANNE : C'est pas sûr qu'elle puisse marcher comme avant.
LA MERE : La vie est dure pour tout le monde.

ANNE : Mère…
LA MERE : Elle nous a volé un fils !
LE PERE : Depuis sept ans…
LA MERE : Bientôt huit ans qu'il est parti pour l'Espagne avec le General Dupont. Qu'il soit maudit, celui-là, d'avoir rendu son armée aux Espagnols !
LE PERE : C'était la guerre… Tu comprendras jamais !
LA MERE : Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? On te prend un beau garçon plein de vie et on te rend un mort ou un éclopé ! Et nous, on nous a rien rendu… On ne sait même pas si notre fils est mort ou éclopé…
ANNE : Sept ans, mère ! Sept ans sans la moindre nouvelle !
LA MERE : Si on me disait qu'il est mort, je me résignerais… Mais ne pas savoir, c'est terrible…!
ANNE : On nous a dit qu'ils avaient enfermé les prisonniers dans une ile ! Une ile déserte, pelée, sans la moindre ressource. Des milliers d'hommes errants pendant cinq ans dans la plus atroce misère, des milliers de morts !
LA MERE : On a tout vu. L'Empire est tombé, la guerre est finie… Les prisonniers sont rentrés chez eux… Pourquoi pas notre fils ?
ANNE : Des fois, c'est pas si simple…
LA MERE : Il parait qu'il en mourrait des dix et des cents tous les jours dans cette ile maudite…
LE PERE : Pourquoi tu l'oublies pas une fois pour toutes ! Tu nous rends malheureux à t'entendre. Et toi plus malheureuse encore ! François est mort je te dis.
LA MERE : Pas lui… S'il était mort, je le saurais… Je suis sa mère… Une mère sent ces choses là !
LE PERE : Ça suffit, femme. Cesse de tourner ces idées dans ta tête. C'est mauvais pour toi. C'est mauvais pour nous. Not' François est mort quelque part, Dieu seul sait où. Not' fille a la vie devant elle. Elle va se fiancer avec le fils Duvert. C'est une grande famille. Elle nous donnera des beaux petits. Ne les accueille pas avec cette figure de chagrin !
LA MERE : J'essaie bien d'oublier, Louis. Mais il y a au fond de mon coeur une voix qui refuse de se taire. Parfois, la nuit, quand le poids des travaux me plonge dans un sommeil sans fond, cette voix se fait plus forte. Elle m'appelle. Elle me dit : « Je suis là ! Je ne suis pas mort ! » Mais quelque chose nous sépare comme si Dieu se jouait de nous…
ANNE : Mère ! S'il te plait ! Ne mélange pas Dieu avec nos misères…
LA MERE : C'est pourtant lui qui décide de tout !
LE PERE *(répétant avec plus de dureté)* : J'ai dit : ça suffit ! Tais-toi maintenant ! Tu n'as même pas demandé à Anne… *(La mère se lève et se dirige vers la porte de l'interieur)* … Où tu vas ?
LA MERE : Je vais prier Dieu ! Il finira bien par m'entendre ! *(Elle sort)*

SCENE V

LE PERE : Ta mère n'en finit pas avec cette histoire. Elle nous rendra tous fous !
ANNE : Cette voix qu'elle entend…
LE PERE : C'est la sienne… Sa propre voix qui ne cesse de répéter…
ANNE : Aujourd'hui j'étais à l'hôpital… J'attendais Henri dans la carriole…
LE PERE : Oui. Et alors ?
ANNE : Une des religieuses du Bon Secours bavardait avec le prêtre… *(Elle hésite)*
LE PERE : Eh bien, parle !
ANNE : Elle disait qu'un transport vient d'amener un lot de survivants de la Cabrera en Espagne…
LE PERE : La Cabrera ?
ANNE : C'est l'ile maudite où les espagnols avaient déporté les prisonniers de Bailen !
LE PERE : Mon Dieu ! Si ta mère l'apprenait !
ANNE : Il faudra bien lui dire, Père.
LE PERE : Ils étaient comment, ces hommes ?
ANNE : La sœur disait que c'était pitié de les voir. Ils s'étaient cachés dans cet ilot sans ressources quand les bateaux étaient venus recueillir les prisonniers après la chute de l'Empire. Ils avaient honte de leur misère, ils étaient malades ou perdus d'esprit. Ils avaient oublié leur patrie. Ils avaient oublié leur vie…
LE PERE : Tu ne les a pas vus ?

ANNE : On peut pas encore les approcher, à dit la sœur. Pas encore. Pas avant qu'ils retrouvent… *(Elle hésite)*
LE PERE : Qu'ils retrouvent quoi ?
ANNE : …figures d'hommes, père. La sœur disait qu'ils sont plus misérables que des chiens abandonnés. Qu'ils se cachent parce qu'ils ont peur même des regards que l'on pose sur eux. Elle dit que c'est pitié de les voir.
LE PERE : Crois-tu…
ANNE : Je ne sais pas père. Je ne sais pas si François pourrait encore être parmi eux. On a espéré si longtemps…
LE PERE : Si tu racontes ça à ta mère, elle ne tiendra plus en place !
ANNE : Il faudra bien ! Si c'est pas nous, quelqu'un lui dira !
LE PERE *(après un temps de réflexion)* : Essaie donc de te renseigner pour voir… Tu demandes à quelles unités appartenaient ces hommes … Not' François était soldat à la cinquième brigade des chasseurs du Quercy…
ANNE : Pourquoi tu ne demandes pas, toi ?
LE PERE : Tu sais que je ne suis pas très ami avec la religion depuis la disparition du fils… Et puis tu sauras mieux faire…
ANNE : J'y passerai demain.
LE PERE : Demain, il n'y a pas de marché. Ta mère te posera des questions.
ANNE : Je lui dirai que la femme du commandant Lespinasse voulait un lot de courgettes et d'oignons. J'en avais plus. J'ai promis de lui apporter la commande…
LE PERE *(haussant les épaules)* : Ta mère te croira jamais !
ANNE *(riant)* : Elle aurait tort. Parce que c'est la pure vérité.
LE PERE : C'est bon de t'entendre rire. On rit plus beaucoup dans la maison.
ANNE : Henri et moi, on va se marier l'an prochain. On vous la remplira de rires d'enfants, votre maison ! La vie, Papa, c'est pas une ligne toujours droite. T'as beau faire, que tu le veuilles ou non, c'est du malheur souvent, c'est parfois du bonheur, c'est comme une ligne brisée qui plonge ou qui remonte sans que tu comprennes très bien le pourquoi et le comment des choses…
LE PERE : Nous, on nous a pas expliqué tout ça. Y'avait pas d'école pour les petits paysans. J'ai appris à lire. Ta mère ne sait pas. Qu'est-ce que ça m'apporte ?
ANNE *(moqueuse)* : Tu peux au moins consulter le mode d'emploi des produits que tu achètes !
(Retour de la mère)

SCENE VI

LA MERE : J'ai prié Dieu qu'il nous rende François.
LE PERE : Toutes ces patenôtres depuis toutes ces années ! Ça a servi à quoi ?
LA MERE : Dieu m'a répondu.
ANNE : Mère ! C'est un péché d'orgueil !
LE PERE : Tu finiras bien par perdre le bon sens avec ces histoires !
LA MERE : Il m'a dit d'espérer. Il m'a dit que le livre de François n'était pas fermé.
LE PERE *(en colère)* : Il t'a dit… Il t'a dit… Dieu te cause, maintenant ?
LA MERE : Lui seul peut nous rendre François.
LE PERE *(d'une voix dure)* : Pourquoi qu'il nous le rendrait ! Peut-être qu'il y a un Dieu pour les curés, pour les bourgeois et pour les riches puisqu'ils remplissent les églises pour lui chanter des cantiques. Mais nous, qu'est-ce qu'on peut en attendre ? On a les récoltes qui gèlent sur pied une année sur deux, les printemps de pluies qui font pourrir les raisins sur les ceps, la mère à Henri qui s'est cassé la jambe quand l'ouvrage nous attend, et toi qui n'en finit pas de trainer le malheur sur nous… Si c'est Dieu qui manigance tout ça, y ferait mieux de rester dans son coin et de nous laisser mener nos affaires…
ANNE : Père !!!
LA MERE *(elle se signe trois fois)* : Tu es fou ! Tu es plus fou que moi !
ANNE : Père, taisez-toi ! La colère t'égare.
LE PERE : C'est ta mère qui me rend fou. Elle entend des voix. Elle parle avec Dieu. Elle prédit l'avenir comme ces camelots de Foire qui te tirent les cartes.

LA MERE : De quoi tu te plains ? Tu manges à l'heure. La maison est tenue.
Le bétail est nourri. Les récoltes sont engrangées. Tu veux dire que je ne fais pas ma part ? Que j'ai pas la tête à la besogne ?
LE PERE : Non ! Je ne dis pas ça ? T'es une bonne épouse, c'est sur. Mais, des fois… *(Anne qui est sortie revient avec une soupière fumante)*
ANNE : Cessez donc de vous chipoter tous les deux. La soupe va refroidir.
(Les trois personnages passent à table. Le père s'assoit. La mère et Anne qui restent debout le regardent avec reproche. Le père se lève en bougonnant)
LA MERE *(à Anne)* : Dis voir le « bénédicité », Anne. Dieu t'entendra mieux que nous !
ANNE : Dieu qui nous regarde, pardonne la colère des uns, la plainte des autres. Ne nous juge pas. Nous ne sommes que ce que tu nous as permis d'être. Regarde nous avec pitié. Regarde nous avec miséricorde dans notre monde imparfait. Verse en nous la foi, l'amour et l'espérance. Ecoute notre prière… **(NOIR)**

SCENE VII

(Le matin. Même décor. La mère et deux femmes, Marthe et Léa, sont en train de trier les lentilles)

MARTHE : Y paraît que Mélanie Duvert est à l'hôpital ?
LA MERE : Oui. Sa jument lui a pété la jambe.
LEA : J'ai travaillé chez eux au printemps. Je la connais cette bête. C'est une carne.
MARTHE : Pourquoi qu'ils ont cette pouliche dans leur écurie ?
LA MERE : Mélanie Duvert est la fille du notaire. Son père lui a donné le goût de l'équitation. Elle avait acheté cette pouliche pour la dresser.
LEA : C'est pas des occupations de paysans, ça.
LA MERE *(sévèrement)* : Melanie n'est pas une paysanne. Elle a reçu une autre éducation que vous et moi. Les Duvert ont du bien. Ce sont des gens honnêtes et travailleurs.
LEA : J'voulais pas dire le contraire…
LA MERE : Alors tais-toi. T'as toujours la langue un peu trop longue, Léa. Ça pourrait bien te jouer un tour quelque fois...
MARTHE : Faut pas l'écouter, madame Marie. Elle rougne parce qu'elle a pas appris à lire et à écrire…
LA MERE : Y'a, pas de honte. J'ai pas appris non plus. Ni toi non plus. Ça nous empêche pas de savoir compter et tenir une maison !
MARTHE : Oui, mais Léa, elle voit pas les choses comme nous.
LA MERE *(bougonnant)* : Y'en a toujours qui veulent péter plus haut que leur cul… *(Entrée d'Anne)*

SCENE VIII

ANNE : Mère, il faut que je te parle !
LA MERE : Qu'est-ce qui se passe ?
ANNE : Seule.
LA MERE *(à Marthe et à Léa)* : Prenez les lentilles et allez finir le tri dans la grange. *(Marthe et Léa se lèvent. Anne les interpelle)*
ANNE : Vous y trouverez le père. Dites lui de venir.
MARTHE : Ça sera fait… *(Elles sortent avec le sac de lentilles et le récipients ou elles sont triées)*
LA MERE : Qu'est-ce qui se passe ?
ANNE : Attend que père soit là.
LA MERE : C'est donc si grave ?
ANNE : C'est important.
LA MERE : Vous avez enfin fixé la date des noces avec Henri.
ANNE : Non, c'est pas ça.
LA MERE : Il faudrait quand même que vous vous décidiez.
ANNE : On a le temps, mère.

LA MERE : T'as pas l'air bien pressée.
ANNE : On a la vie, mère ! *(Entrée du père)*

SCENE IX

LE PERE : Qu'est-ce qui se passe ?
LA MERE : C'est Anne.
LE PERE *(à Anne)* : Tu étais encore à la ville ce matin ?
ANNE : Oui père.
LE PERE : Tu devais apporter un lot de légumes à la femme du Commandant Lespinasse**.**
ANNE : Je les lui ai apportés, Père.
LA MERE : Et alors ? Ça lui plaisait pas ? C'est des gens qui sont jamais contents !
LE PERE : Le commandant Lespinasse a quitté l'armée, Mère, par fidélité à l'Empereur.
LA MERE : Qu'est-ce que ça a à voir avec mes courgettes ?
LE PERE : Il est sans solde.
LA MERE : C'est son problème.
LE PERE : C'est un brave, un héros… Il a reçu la Légion d'honneur…
LA MERE : Il est vivant ! C'est pas le lot de tous ceux qui le servaient, ton Empereur ! *(A Anne)* Y t'ont pas payé ?
ANNE : Si.
LE PERE : Alors qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu attends ? J'ai des fers au feu, moi.
ANNE : J'attends que vous me laissiez parler.
LA MERE : On t'écoute.
ANNE : Après avoir livré la commande des Lespinasse, je suis passé à l'hôpital…
LA MERE : T'as vu Mélanie Carriou ?
ANNE : Non.
LE PERE : Tu nous fais languir !
ANNE *(agacée)* : Vous ne cessez de m'interrompre !
LA MERE : On t'écoute.
ANNE *(sur un ton grave)* : Ils ont accueilli ces derniers jours un convoi de malades et de blessés. *(Le visage de la mère se tend)* Ils arrivaient d'Espagne. Trois d'entre eux faisaient partie des prisonniers de la Cabrera.
LA MERE : Tu les as vus !!!
ANNE : Ils étaient en isolation. J'ai parlé avec la sœur qui s'occupe d'eux.
LA MERE *(fébrile)* : Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?
ANNE : Mère, reste calme, je t'en prie !
LA MERE : Je t'écoute, Anne !
ANNE : Il y en a un qui pourrait correspondre au signalement de François.
LA MERE : C'est lui ! C'est François !
LE PERE : Calme-toi, Marie. *(A Anne avec reproche)* T'aurais pas dû lui dire avant d'avoir vu l'homme en question !
ANNE : J'étais trop jeune quand il est parti, père. Je ne suis pas sûre de le reconnaitre. Il est maigre, il ne se souvient de rien….
LA MERE : Je veux le voir. Tout de suite. On va à l'hôpital…
ANNE : On va nous l'amener, Mère.
LA MERE : Ici ! A la ferme ! Quand ?
ANNE : Tout de suite, mère. Ils ne savent pas quoi faire de ces hommes !
LA MERE : Tout de suite ! Mais on n'est pas prêts ! Regarde ce désordre !
ANNE : J'ai pris les devants, mère. Ils est là, dans la cour !
LA MERE : Mon Dieu… mon Dieu… Mais si c'est lui, si c'est notre François, si il ne reconnait rien, il sera perdu…
LE PERE *(à Anne)* : Va le chercher ! *(Anne sort. La mère qui s'est levée, va et vient nerveusement. Le père se lève également. Ils n'osent pas aller regarder par la porte restée entrouverte. La mère va vers le père, le regarde puis s'appuie contre lui. Il la prend dans ses bras. Anne se présente sur le pas de la porte)*

ANNE : Papa, Maman… Soyez calmes. Voici l'homme. Il est craintif. Il ne reconnait rien. Il ne ressemble à personne. Soyez calmes, trés calmes, sinon la sœur m'a dit qu'il s'enfuirait… *(Elle entre. La religieuse entre derrière elle conduisant par le bas un homme trébuchant, courbé en deux, le regard vers le sol)*

SCENE X

LA RELIGIEUSE *(à l'homme)* : Doucement. Regardez ces personnes… Peut-être vous souviendrez-vous… *(L'homme reste dans la même position, comme s'il n'entendait pas. Le père se penche pour tenter de le voir. L'homme se recroqueville. La mère reste pétrifiée d'émotion)*
LE PERE : Comment savoir ? Il y a si longtemps…
LA RELIGIEUSE : Il a une trentaine d'année. Il a les cheveux bruns. C'est difficile à dire pour les yeux…
ANNE : Regarde-le, mère. Moi ne sais pas. Il y a si longtemps. C'est un homme jeune encore mais il se tient comme un vieux, comme s'il refusait de vivre…
LA MERE : Quant il nous a quitté, c'était un garçon plein de force et de vie…
LA RELIGIEUSE : Il vient d'une ile abandonnée de Dieu, Madame. De la dizaine de milliers d'hommes qui y furent enfermés par les espagnols, trois mille à peine ont survécu. Celui-là est un des derniers rescapés.
LE PERE : Ne veut-il point s'asseoir, qu'on puisse le voir un peu et parler ?
LA RELIGIEUSE : Si fait ! Mais je crains qu'il ne dise rien… *(Anne dispose une chaise, la religieuse fait asseoir l'homme)* Il n'a pas dit un mot depuis qu'il est arrivé…
LA MERE *(se couvrant les yeux avec les mains dans un geste d'angoisse)* :
J'ai tant prié depuis toutes ces années…
LA RELIGIEUSE : Regardez-le, madame… Essayez de vous rappeler…
ANNE : Regarde-le, maman. Il n'est plus celui que tu as vu partir il y a si longtemps. Regarde si tu retrouves quelque chose de familier. Laisse parler ton instinct maternel. Dieu te disait hier que le livre de François n'était pas fermé !
LE PERE : Tais-toi, Anne ! Ce sont des bêtises !
LA RELIGIEUSE *(sévèrement)* : Dieu ne dit pas des bêtises à ceux qui l'écoutent, monsieur Laurent. Regardez bien cet homme qu'Il vous envoie ! **LE PERE** : Comment le voir. Il ne cesse de se replier dans sa coquille !
ANNE : Il a peur de nous, père.
LA RELIGIEUSE : Je ne sais pas. Depuis que nous l'avons accueilli, il refuse tout. Il refuse de parler, il refuse de se laver. Il se débattait quand les infirmiers l'ont baigné. Il ne criait pas. Il se débattait seulement. Comme si l'eau le terrorisait… Il s'apaisait seulement… *(La religieuse s'interrompt comme si une idée lui venait)*
ANNE *(curieuse)* : Il s'apaisait seulement ?
LA RELIGIEUSE : … Oui, quand il avait dans les mains un objet familier qu'il ne cessait de tripoter…
LA MERE : Un objet ?
LA RELIGIEUSE : Oui. Une sorte de clé… *(Elle sort l'objet de sa poche et le remet à la mère qui le contemple un moment sans bouger)*
LE PERE : Donne voir ! *(La mère lui donne l'objet)* Oui, c'est une clé. Une vieille clé de tiroir. On devait bien en avoir une comme ça…
LA MERE : La clé du tiroir ou le petit cachait ses jouets…
LE PERE : Allons… A l'époque il y en avait des milliers de clés comme ça ! *(L'homme, d'un geste brusque arrache l'objet de la main de la mère et se recroquevillant aussitôt le garde serré dans son poing)*
LA RELIGIEUSE : N'essayez pas de le reprendre. Il se débattrait comme un démon… *(Elle se signe)*
LA MERE *(comme si elle s'éveillait soudain)* : Attends ! François s'était fait une blessure dans le dos. Un petite blessure. Mais il avait une cicatrice…
LE PERE : Je me souviens. Il avait dix sept ans. Un clou dans le mur de la grange tandis qu'il empilait les balles de foin…
LA MERE : Il avait déchiré sa chemise et l'entaille était vive !
LA RELIGIEUSE *(intéressée)* : Dans le dos, dites-vous ? On ne me l'avait pas signalé !

LA MERE : On ne peut pas essayer de regarder ?
LA RELIGIEUSE : Je crois que si. Quand il sa clé dans les mains, il ne bouge plus. Il se recroqueville un peu plus, comme ça. On le croirait parti dans un autre monde… *(La mère passe derrière l'homme assis et penché sur lui-même, tout de suite rejointe par le père et Anne. La sœur s'accroupit devant l'homme qui reste immobile, les yeux fermés. Le jeu de scène qui suit est évidemment important. Le père soulève doucement le pan de la veste, puis du tricot, de la chemise, du maillot de corps sans que l'homme réagisse. Les trois personnages sont penchés sur le dos nu qu'ils scrutent. Soudain, la mère pousse un cri)*
LA MERE : C'est François, c'est François, c'est mon fils, regardez, il a la cicatrice… Là… *(Elle se jette sur l'homme qui aussitôt se débat furieusement)…* François, mon petit… mon petit… **(NOIR)**

FIN ACTE 1